

OBSERVATIONS

SUR LE

LANGAGE DES ENFANTS

On sait trop aujourd'hui quel rôle jouent les enfants dans l'évolution des langues, pour ne pas attacher une grande importance aux observations que l'on peut faire sur eux au moment où ils commencent à articuler. Toutes les modifications fonétiques, morfologiques ou syntaxiques qui caractérisent la vie des langues apparaissent dans le parler des enfants. Elles ne sont pas toutes réunies chez le même sujet, pas plus d'ailleurs qu'on ne les rencontre toutes dans l'histoire d'une même langue; mais tel phénomène se présente chez l'un et tel autre chez un autre. En réunissant les particularités de langage d'un très grand nombre d'enfants, on pourrait constituer une sorte de grammaire de toutes les transformations qui se sont produites et peuvent se produire dans toutes les langues humaines.

Il n'i a rien là d'étonnant, dira-t-on, ni de bien remarquable. Faites tirer sur une cible par un maladroit : tantôt il la dépassera, tantôt il n'arrivera pas jusqu'à elle; d'autres fois il touchera à droite ou bien à gauche; il pourra même lui arriver d'atteindre le but. Si vous multipliez indéfiniment les essais et que vous marquez à chaque fois le résultat, vous finirez par avoir enregistré à peu près tous les coups possibles. Mais en quoi cela peut-il être intéressant? C'était prévu, donc cela n'apprend rien et n'explique rien. En relevant toutes les bizarreries du langage enfantin, on ne fait que noter les effets du hasard, et si l'on réunit dans cet amas d'incohérences tous les phénomènes et

toutes les modifications imaginables, en quoi peut-on bien avoir fait œuvre utile? Un pareil raisonnement ne saurait être tenu que par des personnes ayant mal observé le langage des enfants. Il n'i a chez eux ni incoérence ni effets du asard. Ils ne prononcent pas un même mot tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, mais toujours de la même manière. Il i a dans leur prononciation à une même époque une constance parfaite. Ce n'est pas le tireur maladroit qui frappe à l'aventure, c'est un bon tireur qui ne dispose que d'une arme défectueuse ou mal pointée et qui touche toujours au même endroit jusqu'à ce qu'il ait rectifié son tir. Il manque le but sans doute, mais il s'en écarte toujours de la même manière. S'il n'atteint pas la cible, le asard n'i est pour rien et l'écart de son tir est dû à une cause facilement déterminable. Quand vous voyez qu'un enfant reproduit inexactement ce qu'il vient d'entendre, vous pouvez croire tout d'abord qu'il a mal entendu; mais si vous répétez les mêmes mots, vous constaterez qu'il les rendra de nouveau avec les mêmes modifications que la première fois. Prononcez devant lui un mot ou une frase analogue il les reproduira avec des modifications analogues. C'est cette constance de l'écart qui fait la valeur de son langage et en même temps permet de bien comprendre la nature de la modification. La cause en est facile à déterminer : les jeunes organes de l'enfant ne sont pas encore assez forts ou assez développés. Mais c'est là une cause très générale et dont nous n'avons pas à préciser ici les détails; ce qui est utile pour le linguiste c'est de savoir exactement et sûrement que tel mot est devenu tel autre mot, que tel son, telle formation, telle construction ont été remplacés par tel autre son, telle autre formation, telle autre construction. Le point de départ est connu : c'est ce qui a été dit devant l'enfant; le point d'arrivée, c'est-à-dire ce que l'enfant émet en retour, s'en rapproche de soi-même et la comparaison est exempte d'erreur. Lorsqu'on étudie une langue istorique, le point d'arrivée est généralement bien établi, mais le point de départ est souvent fort obscur; il est rare qu'on puisse l'atteindre autrement que par une reconstitution ipotétique et si l'ipotèse

est fausse tout l'échafaudage s'écroule. Ce n'est que par une série de comparaisons et un amas de probabilités qu'on obtient une quasi certitude. S'il arrive, le fait est assez fréquent, que l'on soit en présence d'un cas isolé, l'ipoteèse n'est presque jamais confirmable. Chez un enfant il ne tient qu'à vous de n'avoir point de cas isolés. Lorsqu'il prononce un mot d'une manière qui étonne, vous pouvez avoir des doutes sur la cause ou la nature des changements que vous remarquez : tel fonème a-t-il été modifié par suite de sa nature propre, l'enfant ne pouvant pas encore le prononcer exactement dans la position où l'offrait le mot en question, ou bien est-ce parce qu'il il avait tel autre fonème dans le même mot, ou parce que l'enfant n'avait pas très bien entendu, cas généralement négligeable, ou parce qu'il a mélangé ce mot avec quelque autre qu'il connaissait déjà, ou enfin pour quelque autre raison ? Si vous laissez au mot son isolement vous garderez vos doutes, comme lorsqu'il s'agit d'un cas isolé dans une langue istorique. Mais rien ne vous empêche de multiplier les épreuves en faisant entendre à l'enfant, à quelque intervalle, des mots analogues, présentant des éléments semblables placés ou non dans le même ordre. Au besoin si la langue ordinaire ne vous en fournissait pas, il vous est facile d'en fabriquer de toutes pièces pour les besoins de l'expérience. Au bout de quelques essais la nature du phénomène sera claire pour vous.

Nous avons eu l'occasion d'observer deux enfants au moment de leurs premières manifestations de parole articulée. Nous rapporterons ici les faits qui nous ont paru les plus particuliers et par là même les plus intéressants ; mais nous n'insisterons pas sur ceux qui sont plus ordinaires et que l'on a déjà signalés maintes fois chez d'autres sujets. Tels sont des phénomènes que l'on pourrait presque appeler généraux, comme le remplacement de *r* initial ou intervocalique par *l* : *Lobè* « Robert », *Pélou* « Peyrou » ; — la suppression de *r* final et de *r* après ou devant consonne : *ouvi* « ouvrir », *menèt* « fenêtré », *pâti* « parti », *Mènâ* « Bernard » ; — la prononciation de *s* comme *t* : *tel* « sel »

et de *z* comme *d* : *dédi* « zizi » ; — la métatèse de *cs* en *sc* : *l'indesc* « l'index », *Félics* « Félix » ; — la suppression de *u* entre consonne et voyelle : *ma* « moi », *ta* « toi », *da* « doigt » ; — la préfixation d'une consonne aux mots à initiale vocalique, par suite de fausses coupures : *un tarbre* « un arbre » d'après *cet arbre* prononcé *starbr* comme *ce tableau* est prononcé *sta-*, ou *un zarbre* d'après *ces arbres*, ou *ce nos* « cet os » d'après *un os* ; — la fabrication d'un infinitif *tiendre* d'après *je tiens*, sur le modèle de *je cräins*, *craindre*, *je plains*, *plaindre* ; ou *s'assir* d'après *assis* sur le modèle de *blanchi*, *blanchir*, *fini*, *finir* ; la formation d'un participe *prendu* d'après *prendre* sur le modèle de *vendre*, *vendu*, *tendre*, *tendu* ; ou *couri*, *ouvri*, pour *couru*, *ouvert*, d'après *courir*, *ouvrir* sur le même modèle que *assir*, *assis* en intervertissant l'ordre des facteurs ; — l'emploi de *à le*, *à les*, *de le*, *de les* au lieu de *au*, *aux*, *du*, *des*, des expressions *mon mien*, *ton tien*, *son sien*, *ma mienne*, etc. au lieu de *le mien*, *le tien*, *le sien*, *la mienne*, etc. ; — enfin des constructions comme *je veux que tu viens*, *je ne veux pas que tu vas*, *tu permets que je la prends*, qui tiennent certainement à une connaissance imparfaite de la conjugaison et de l'emploi des différentes formes qu'elle fournit, mais qui ne doivent pas moins à l'analogie exercée sur elles par le tipe : *je veux que tu me donnes*, dans lequel le subjonctif ne diffère pas de l'indicatif.

Le premier enfant que nous avons examiné est un petit garçon nommé Robert qui a commencé à parler à quinze mois. Dès le début il articule d'une façon très nette ; il a un vocabulaire fort restreint, mais il répète volontiers ce qu'il entend dire. Sa prononciation nous paraît très remarquable par les phénomènes suivants qui s'accomplissent chez lui avec une constance absolue :

I. — DISSIMILATION.

1° *Dissimilation vocalique* : *i-i* devient *é-i*, l'*i* tonique dissimilant l'*i* atone :

pépi « pipi »

quépic « qui pique »

(une *quépic* c'est une épingle ou une aiguille; il avait entendu parler d'une épingle *qui pique*, et il n'a retenu que les deux dernières sillabes dont il a fait un substantif désignant l'objet dangereux. Pendant plusieurs mois il n'a pas eu d'autre dénomination pour les aiguilles et les épingles)

néni « nini »

bébi « bibi »

mémi « mimi »

quéqui « quiqui »

méni « fini »

dédi « zizi ».

Voulant nous assurer que cette dissimilation était constante, nous avons mis l'enfant en état de connaître un nombre considérable de mots présentant les deux *i*; pendant trois mois il n'a laissé apparaître aucune exception à la règle. C'est d'ailleurs un tipe de dissimilation bien connu des romanistes; qu'il suffise de rappeler *finire* devenu *fenir*, *diuinu* devenu *devin*, *uicinu* devenu *voisin*, etc.

Un cas plus rare est fourni par les mots contenant deux *ü*; ils ne sont pas nombreux dans les langues romanes. Le petit garçon leur fait subir, comme il fallait s'i attendre, un traitement rigoureusement parallèle au précédent : *ü-ü* devient *ò-ü*.

còcù « cu-cul »

còtù et *còtüc* « du sucre ».

L'enfant évitant les monosyllabes, ce qui est assez général, soude l'article au substantif pour obtenir le dissillabe dont il a besoin; *du sucre* devient donc chez lui **dü-tüc* puisqu'il prononce l'*s* comme *t*; d'autre part il assimile entre elles, comme nous le verrons plus loin, les occlusives au point de vue de la sonorité, et l'assimilation se fait d'ordinaire avec la sourde; par conséquent **dü-tüc* ne peut subsister et c'est **tü-tüc* qui le remplace; ce **tü-tüc* n'est pas viable non plus puisque *ü-ü* devient *ò-ü*; on attend donc **tòtüc*; mais ce **tòtüc* lui-même tombe sous le coup d'une dissimilation consonantique changeant *t-t* en *c-t* et la forme définitive est *còtüc* ou, sans le *c* final, *còtù*.

Il faut bien noter qu'aucune des fases intermédiaires que nous supposons entre *du sucre* et *côtüc* n'a jamais été prononcée par l'enfant ; c'est du premier coup que de *du sucre* il a fait *côtüc*. Aucune des autres formes n'a jamais existé ni même pu exister, puisqu'aucune n'était tolérable par lui. Mais nous avons cru qu'il était bon d'analyser le remplacement de *du sucre* par *côtüc* en nous appuyant sur l'ensemble de la prononciation de notre sujet ; sans cela *côtüc* pourrait paraître à beaucoup de lecteurs une énigme. Il y a de même dans l'évolution des langues historiques quantité de fases intermédiaires que nous sommes obligés de supposer pour l'explication des produits et qui évidemment n'ont jamais eu d'existence réelle. Nous les avons appelées autrefois *fases dépourvues de durée* (*MSL*, X, p. 171).

C'est cette dissimilation de *ü-ü* en *ò-ü* qui a éveillé notre attention sur le mot français *cocu* et nous a amené à en reconstituer l'histoire (*Revue des langues romanes*, 1901, p. 135).

2° *Dissimilation consonantique*. Ici nous sommes très pauvre en exemples, par suite d'une circonstance matérielle qui nous a fait interrompre nos observations. Nous pouvons citer

côtüc « du sucre »,

puisque cette forme suppose une fase **tôtüc* et qu'elle nous fournit un cas de la dissimilation de *t-t* en *c-t*. C'est le même phénomène qui a fait sortir italien *Chieti* de *Teate*.

Ce mot *côtüc* ou *côtü* est un de ceux qui revenaient le plus fréquemment dans la bouche de l'enfant. A côté nous avons *tètè* « le sein de la nourrice et son lait », *téter*, *toto*, *tête*, *téter* « chercher » qui restaient intacts. Nous nous proposons pour approfondir la question d'examiner comment seraient prononcés *tata*, *toutou*, *tonton*, *tâter*, *tétu*, puis *titi* et surtout *tutu* qui devait présenter après la dissimilation vocalique les mêmes voyelles que *côtüc*. Nous voulions y ajouter des mots comme *douter*, *sauter*, *sottise* ; mais à ce moment nous avons été obligé de nous absenter et de quitter l'enfant pendant trois semaines. Quand nous sommes revenu le phénomène à l'examen avait cessé et toute constatation était devenue impossible. Nous avons prié les per-

sonnes qui restaient auprès de l'enfant de noter toutes les particularités de sa prononciation; mais ceux qui n'en ont pas l'habitude ne savent pas entendre, et les remarques qu'ils croient faire sont le plus souvent sans valeur et inexactes. On nous demandera peut-être pourquoi nous ne nous sommes pas âté de prendre l'observation au moment même de partir : parce que les expériences de ce genre sont très délicates, et, sans être longues, demandent un certain temps. Si vous dites devant un enfant un mot nouveau pour lui et que vous l'obligiez à le répéter immédiatement, le résultat est le plus souvent peu probant; si vous lui donnez à la suite l'un de l'autre une série de mots qui se ressemblent, il i a toute chance pour qu'il s'i embrouille et que l'expérience soit nulle. Il ne faut enseigner à la fois qu'un mot du tipe à étudier et, avant de passer à un autre, attendre que le sujet ait en quelque sorte digéré le premier et qu'il l'émette de lui-même; alors le mot est entré dans son vocabulaire, l'enfant l'a fait sien et la forme qu'il lui donne peut être enregistrée. Il est certain que pour les mots *tata*, *tâter*, *têtu*, *toutou*, *tonton* et même *titi*, le sentiment du redoublement aurait suffi à empêcher toute modification consonantique; *tètè*, *toto* en sont témoins. Pour *tutu* on peut avoir des doutes. Mais c'est surtout des mots comme *douter*, *sauter* que l'on avait à escompter un résultat; car d'autres causes devaient les transformer en **touter*, **tauter*, c'est-à-dire faire subir un premier changement à leur consonne initiale. Or, comme l'a indiqué celui en l'honneur de qui sont publiées ces lignes (*MSL*, VIII, p. 287), tout changement fonétique rend plus aisées les modifications ultérieures. De même qu'une personne débilitée par une première maladie court plus de risques qu'une autre au milieu d'une épidémie, de même un fonème atteint une première fois offre moins de résistance aux tendances de changement fonétique qui peuvent s'exercer sur lui. Certes une forme **tütüc* ne pouvait manquer de donner lieu au sentiment du redoublement; mais on ne doit pas oublier que ce **tütüc* n'est qu'une fase intermédiaire qui n'a jamais eu d'existence réelle, et dans laquelle les deux premières consonnes avaient déjà subi une

modification. Car il ne faut pas croire que si l'enfant avait prononcé **tütüc* pour *du sucre* c'est qu'il aurait entendu **tütüc*; l'enfant entend exactement autant qu'on peut s'en rendre compte, mais il y a des sons qu'il est incapable de reproduire tels quels. La preuve que ce sont les organes émetteurs de sons qui sont en défaut, beaucoup plutôt que les organes récepteurs, l'oreille, nous est fournie par les divers substituts qui apparaissent parfois à la place d'un même son; ainsi l'on verra plus loin *éřina* à côté de *étina* pour *-éřine*; ce sont évidemment là pour l'enfant deux approximations différentes, deux essais de reproduction d'un modèle qu'il n'atteint pas. Voilà pourquoi *tutu*, dont nous parlions tout à l'heure et que la dissimilation vocalique aurait certainement transformé en **tötü*, n'aurait probablement pas évolué jusqu'en **cötü*; car ses deux *t*, faisant partie du modèle, étaient forts et résistants. Mais voilà aussi pourquoi *du sucre* ne pouvait pas s'arrêter à **tütüc* ni à **tötüc*, mais devait, grâce à l'action dissimilante exercée par le second *t* sur le premier, passer directement à *cötüc* (Voyez en outre p. 72).

II. — ASSIMILATION.

1°. Nasalité : lorsqu'une syllabe commence par une nasale la consonne initiale de la syllabe voisine devient par assimilation une consonne nasale, tout en gardant son point d'articulation. Cette assimilation est indifféremment régressive ou progressive :

na-ni « la nuit »
mènā « Bernard »
mènon « maison » (par **mèdon*)
münic « musique » (par **müdic*)
mèni « merci » (par **mèti*, **mèdi*)
menèt « fenêtre »
mèñeu « meilleur »

(c'est-à-dire que le *jod* oral devient un *jod* nasal ou plutôt une nasale *jodisée*)

èmine « Emile »
numer « fumer, — allumer »

maname namon « madame Grammont »

minon « pignon »

(le même mot servait aussi à désigner un « chat »; l'enfant ayant entendu parler des *minons* « chats » avant de connaître les « pignons », il est possible que la perte du mouillement de l'*n* dans *minon* « pignon » soit due à la présence dans le vocabulaire de l'enfant du premier mot *minon*. Car nous venons de voir par *mêneu* qu'il n'éprouvait aucune difficulté à mouiller l'*n*)

nan-mè « grand mère » (par **gan-mé.*)

Tous ces exemples rappellent dans une certaine mesure le cas de esp. *niurmo*, port. *mormo* sortant de *morbu*, **morvu*; mais on ne doit pas oublier pourtant que l'assimilation subie par ce mot dans la péninsule ibérique est due au sentiment du redoublement plus qu'à toute autre chose (cf. *La dissimilation*, p. 42, 46, 169); cette cause n'a joué aucun rôle dans les exemples que nous venons de rapporter. On ne peut donc faire ce rapprochement qu'avec hésitation; mais il ne manque pas de formes à confronter avec les nôtres sans la moindre arrière pensée. Il suffit de songer aux assimilations nasales que l'Italie fournit en si grand nombre : *maninconia*, *minire* de *venire*, *minnetta* de *vendetta*, *minneña* de *vindemia*, tosc. *miña* de *biña*, lecc. *ñemaru* de *glomere*, etc.

Ajoutons :

mon-neu « (le) bon Dieu »

qui est un peu différent, puisque le modèle ne contenait aucune consonne nasale, mais seulement une voyelle nasale. Le phénomène qui a transformé fr. *lentilles* en fr. populaire *nentilles* est tout à fait analogue.

2° *Sonorité* : quand il y a dans un mot une consonne sonore et une sourde, elles deviennent toutes deux sourdes ou toutes deux sonores, mais le plus souvent sourdes :

cópou « beaucoup »

coupé « bouquet »

còtiüc « du sucre »

cateau « gâteau »

à tap « à table »

cutine « cuisine »
peuteu « monsieur »
pèti « merci »
pouton « bouton, — mouton »
patite « Maurice ».

Ces cinq derniers exemples *peuteu*, *fèti*, *pouton* « mouton », *patite* et *cutine* ne sont pas de la première eure ; ils datent de la période où l'enfant garde encore tous les mots dans lesquels il a fait des dissimilations nasales, mais n'en crée plus de nouvelles. Alors *pèti* apparaît concurremment avec *mèni*, puis élimine peu à peu cette dernière forme en attendant d'être remplacé à son tour par *mèti*, puis *mèsi* et en définitive *merci*. C'est à la même période qu'appartient *boulé* « mouillé » ; un mois plus tôt « mouillé » serait devenu **mouñé*. Pour les mots qui contiennent une consonne nasale et une consonne orale, il y a trois phases bien nettes : 1° la consonne orale s'assimile à la nasale (*mèni* « merci ») ; 2° il s'établit une sorte de lutte entre la consonne orale et la nasale ; cette dernière n'est plus de force à s'assimiler sa rivale, elle succombe même à son tour et s'assimile à la voyelle orale en perdant sa nasalité et à l'occasion sa sonorité (*pèti* « merci ») ; 3° consonnes orales et nasales ont fait la paix et restent chacune dans leur domaine avec les qualités qui leur sont propres (*mèti* « merci »). La première phase a duré environ deux mois, la seconde ne s'est établie qu'après une lutte d'au moins huit jours avec la première, et au bout de trois semaines d'existence indépendante elle a cédé la place à la troisième qui est le début de la prononciation correcte.

Les deux seuls mots dans lesquels nous ayons remarqué que l'assimilation ne se faisait pas sont

la bête et *la vache*

qui ont été prononcés dès le début *la bèt.* et *la batj* ou *la vatj* (avec un jod sourd). Il est possible que ces sourdes finales représentent chez l'enfant des sonores devenues sourdes parce qu'elles étaient finales ; ce serait le même phénomène qui a transformé fr. *verd* en *vert*. En effet, à part ces deux exemples, nous

avons toujours vu aller de pair sourde avec sourde, sonore avec sonore et, dans la première période, nasale avec nasale. Le cas du mot « pelle » est bien caractéristique; il a été *pě* tant que l'enfant a supprimé les *l* et les *r* finaux, mais le jour où il les a prononcés il est devenu *bél*.

Comme remplaçant du son *ch*, *tj* n'apparaît que dans *batj*. A la même époque son substitut est toujours *t* dans l'intérieur d'un mot :

tète « chercher »
caté « caché (et cassé) »

et celui de *g* est *d* :

boudie « bougie ».

Cette approximation plus grande à la finale s'explique aisément. Un *t* réellement final est obligatoirement suivi d'une légère explosion fricative. Il était facile à l'enfant de la palataliser par imitation du modèle *ch*; mais à l'intérieur un jod sourd ou sonore qui aurait voulu surgir entre le *t* et la voyelle suivante aurait été forcément éliminé puisque tout jod tombait entre occlusive et voyelle et que « pied » se prononçait *pé*.

Les assimilations au point de vue de la sonorité sont connues dans diverses langues; ainsi on lit sur des inscriptions grecques Μεγαλλήης « Μεγαλλήης », τότω « ῥότω », etc.

3° *Articulation*. Pour l'assimilation qui porte sur l'articulation même, nous avons relevé :

la gag « la gare »
coquelette « côtelette ».

C'est d'une manière analogue que v.fr. *chercher* est devenu fr. *chercher*, qu'en toscan vulgaire *appetito* est devenu appipito où qu'à Pistoia *aggingare* remplace *agghindare*.

Les diverses assimilations que nous venons d'envisager ne paraissent pas s'étendre à une troisième consonne comprise dans le même mot, ou dans deux mots soudés en un :

| *münic* « musique »
 | *menèt* « fenêtre »
 | *manèl(o)* « Emmanuel »

cūtine « cuisine »
la bêze « ça pèse »
coquette « côtelette ».

Un mot semble faire exception c'est

patii(o) « Maurice »,

mais s'il est contemporain de *cūtine* il est postérieur à *mūnic* et *menèt*. A la fin de *patii* et de *manèt* on entend l'ébauche d'un *e* ou plutôt d'un *o*; c'est l'époque de la nourrice italienne.

4° Il convient de signaler ici un exemple d'accommodation articulatoire, c'est

coupé « souper ».

Du moment que l'enfant disait *t* pour *s*, on devait attendre **toupé*. Un *t*, n'ayant pas le même point d'articulation qu'un *p*, ne peut pas être dissimilé par lui à ce point de vue; la dissimilation n'agit que sur des éléments communs. L'origine du *c* est donc à chercher ailleurs. Ce *t* que nous supposons, qui n'a jamais eu d'existence réelle, représente déjà, puisqu'il remplace un *s*, une première modification, qui l'a laissé faible et particulièrement apte à en subir une nouvelle. C'est pourquoi il est remplacé instantanément par un *c*, c'est-à-dire par une occlusive susceptible de s'articuler dans la région du voile du palais comme la voyelle *ou* qui doit suivre. C'est une sorte d'assimilation ou accommodation de la consonne avec la voyelle relativement au point d'articulation. Dans la forme *cōtūc* que nous avons étudiée plus aut, il est fort probable que le changement de timbre de la première voyelle a d'une manière analogue favorisé la dissimilation de *t-t* en *c-t*. Nous avons signalé dans la *Revue des Langues romanes*, 1898, p. 124, le bas engadin *kuschtap* dont le *k* au lieu de *t* est dû à une accommodation articulatoire de même nature.

III. — MÉTATÈSE.

P-c devient *c-p* :

capet « paquet »
cōpou « beaucoup » (par **peaucoup*)
coupé « bouquet » (par **pouquet*).

C'est la même métatèse que nous trouvons par exemple dans lit. *kepù* à côté de v.sl. *peka*, gr. *πέσσω*.

Naturellement *c-p* reste intact : *quépic*.

P-t et *t-p* ne subissent pas non plus de déplacement :

pati « partir »

peuteu « monsieur »

pèto-pètou « Pèto-pètou (nom propre) »

pèti « merci »

pouton « bouton, — mouton »

patite « Maurice »

à *tap* « à table ».

M-n et *n-m* non plus :

mèni « merci »

nūmé « fumer ».

T-c et *c-t* non plus :

tic-tac « tictac »

cateau « gâteau ».

Ce que nous disons des sourdes s'applique évidemment aux sonores ; mais nous devons encore noter que le nom de ville *Agde* est, devenu *Adegue* avec les deux *e* nettement prononcés. Sans doute la métatèse de *g-d* en *d-g* n'est pas inconnue, cf. esp. *vedegambre* de **uegetamine* ; sans doute la perturbation est due ici au contact insolite d'un *g* avec un *d* ; mais pourquoi le résultat n'a-t-il pas été **Aguède* ?

Pour le moment ce fait reste obscur ; quant aux autres cas de métatèse que nous venons de signaler, leur explication nous semble se présenter d'elle-même ; aussi ne jugeons-nous pas utile de la développer, et nous bornons-nous à rapporter ici ces exemples comme faits d'observation. Nous nous proposons d'ailleurs de publier prochainement une étude complète sur la métatèse.

La sœur de ce petit garçon, d'un an moins âgée que lui, commence à parler à quatorze mois, mais il n'i a rien dans son langage de la netteté que l'on remarquait dès l'abord dans celui de

son frère. Elle prononce très mal et d'une manière incohérente ; elle émet le plus souvent des sillabes quelconques qui donnent un produit inintelligible. Presque aucun mot n'est reconnaissable ; le même mot prononcé deux fois l'est généralement de deux manières différentes. Au bout d'une quinzaine de jours sa prononciation devient très nette et très constante ; c'est le moment de la noter.

On est tout d'abord frappé de ne rencontrer chez elle aucun des phénomènes qui caractérisaient le parler de son frère : aucune dissimilation ni vocalique ni consonantique, aucune assimilation, aucune métatèse. Néanmoins son langage est tout à fait singulier et toutes les particularités qui le caractérisent paraissent être dues à ce fait qu'elle a eu une nourrice italienne. Elle prononce tout à l'italienne. Cela nous a paru d'autant plus remarquable que lorsqu'elle a commencé à parler, sa nourrice était partie depuis un mois, et avait été remplacée par une bonne d'enfants languedocienne ; c'est-à-dire que depuis un mois l'enfant n'avait plus entendu un seul mot italien ou prononcé à l'italienne. A la vérité elle n'avait pas gardé de cette nourrice un vocabulaire italien ; c'était impossible puisque la nourrice lui parlait toujours français, mais avec une prononciation italienne extrêmement marquée. La petite fille avait conservé d'une façon très nette cette manière de prononcer, ce que l'on appelle vulgairement l'*accent* italien. Elle avait donc emmagasiné cet accent pendant qu'elle ne pouvait pas encore parler. Elle le gardait par devers elle en attendant que ses organes fussent assez développés pour lui permettre d'articuler.

Voici les particularités les plus saillantes de ce langage.

Tout mot a trois sillabes, la première atone, la seconde fortement tonique avec voyelle très longue et suivie d'une pause bien sensible, puis une finale atone et faible. Autre singularité : les mots ordinaires commencent tous par une voyelle, c'est-à-dire que tout ce qui précède la voyelle protonique est supprimé, que ce soit une simple consonne, ou une consonne précédée d'une autre sillabe. Les dissyllabes à redoublement échappent à la loi de la chute de consonne initiale ; le sentiment du redoublement l'empêche :

*papá**mamá*(exactement *maⁿmáⁿ* avec deux *a* nasaux)*loló**pípi**cūcū**zizí**néné* « nez »,

ce dernier redoublé par elle pour le besoin des deux syllabes; elle n'a jamais entendu dire que *nez* monosyllabe.

Il semble que le sentiment du redoublement n'agit pour contrecarrer la chute de consonne initiale que si les deux voyelles sont semblables. Car ayant appris de son frère le mot *bébi* « bibi » (c'est le nom que son frère lui donnait), elle en a fait *ébi*, qui est longtemps resté son nom et que son frère lui a pris en très peu de jours, laissant tomber *bébi*, le seul qui lui restât des mots à redoublement en *i-i*; c'est le seul qu'il n'entendait pas autour de lui (sous la forme correcte *bibi*) et c'est pour cela que c'est le seul qu'il n'avait pas corrigé.

Passons aux mots prononcés à l'italienne. Le seul qu'elle avait certainement retenu de sa nourrice en tant que vocable est *giné-ta*; c'est le nom que lui donnait sa nourrice comme ipocoristique de Geneviève. Elle en fait *iné-ta*. Les autres personnes ont continué à lui donner ce nom, mais en disant *Ginette*, à la française.

La bonne languedocienne qui a remplacé la nourrice ne parle que français, mais en articulant nettement l'*e* atone final. Les parents de la petite fille ne font jamais entendre cet *e*. Comme vocables elle doit à peu près tout à ses parents. On ne peut attribuer sûrement à la bonne que le mot *baragogne*, dont elle prononçait l'*e* final. La fillette change cet *e* en *a* à l'italienne et supprime l'initiale *bar-*; elle dit

agou-ña.

Cette bonne s'appelle *Joséphine*; de ce nom l'enfant fait

éti-na.

Cet *f* remplacé par *t* rappelle les produits de *blasphemare* dans les langues romanes : it. *biastemmare*, roum. *blástăma*, rtr. *blaste-mar*, prov. *blastimar*, catal. *blastemar*; esp., port. *lastimar*, et le substantif vfr. *blastenge*.

Pour le mot *assiette* on peut reconnaître l'influence de son frère dans le remplacement de l'*s* par *t*; mais son frère ne connaît pas l'*e* final; elle dit :

atè-ta.

Dans les autres mots elle prononce l'*s* correctement :

asi-jo « asseoir, litt. *assire* »

oji-so « Maurice ».

Elle n'a entendu ce dernier mot que de sa mère qui supprime l'*e* final; elle ajoute donc de son propre fonds un *o* final.

Tout *r* intervocalique, comme dans ce dernier mot, devient un *jod* dans sa bouche :

atü-ja « voiture »

itü-ja « confiture »

atè-ja « par terre »

otè-ja « pomme de terre »

izè-ja « misère »

(son frère lui faisait des *misères*). Elle entend de ses parents le mot *pastille* prononcé à la française avec un *jod*. Elle remplace ce son, à l'italienne, par un *l* (*l* mouillé) :

iti-l'a.

L'*i* de la syllabe initiale est obscur.

Au bout d'un mois environ à partir du jour où elle a émis des mots intelligibles, elle commence à faire entendre quelques consonnes initiales. Alors *iti-l'a* devient parfois

piti-l'a.

Izè-ja devient

bizè-ja et *mizè-ja*.

De même *oussé-ta* « fourchette » commence à devenir

poussé-ta

Par *ʃ* nous désignons un *s* légèrement palatal, nettement distinct de l'*s* pur de *asijo*, *ojiso* et se rapprochant du *ch* de l'all. *ich*. Ajoutons *oussé* « moucher ».

Cette forme *poussé-ta* est intéressante pour le remplacement de l'*f* par *p*; son frère au même âge disait *peule* pour *fleur*. Comparez Ragus. *pikat* de *ficatu*. Pendant le mois qui a précédé cette prononciation, *Joséphine* est devenu quelquefois

èphi-na

mais rarement, et *èti-na* a définitivement trionfé.

A la même époque où commencent à apparaître quelques consonnes initiales, *Ginette* devient

tiné-ta

Il n'y a pas là changement du *g* en *t*, mais jonction du *t* final du mot *petite* « la petite Ginette ». Est-ce simplement le *t* final ajouté à *iné-ta*, ou bien i a-t-il eu superposition syllabique, (*p*)*tit iné-ta* donnant

{ (*p*)*ti-*
{ *tiné-ta*

d'où *tinéta*? On n'a pas de moyen de trancher la question.

Le besoin du dissyllabe, pour lequel son frère avait créé le mot *cotüc* et elle-même avait redoublé le mot *neχ* (d'où *néné*), lui fait réunir l'article ou un adjectif aux monosyllabes; de là

alam-pa « la lampe »

olou « le gros loup ».

On a déjà remarqué que les mots accentués sur une voyelle finale finissent généralement dans sa prononciation avec cette voyelle, c'est-à-dire ne la font suivre d'aucune voyelle atone. Mais le besoin de cette syllabe atone suivant la tonique est si impérieux chez elle qu'il lui fait créer

papa-to « papa »

à côté de *papá*. De même de *poupou* « la soupe » elle fait

poupou-ta.

De même encore le mot *grand mère* qu'elle apprend de son frère, lequel disait alors

gan-mè

par prononciation volontairement enfantine, car à cette époque l'*r* final et même l'*r* après consonne n'étaient plus une difficulté pour lui, devient chez elle

anmè-tou.

Un fait extrêmement remarquable et qui est inexplicable autrement que par le sentiment italien incrusté chez elle, c'est que la voyelle finale atone par laquelle elle termine les substantifs est invariablement un *o* dans les masculins et un *a* dans les féminins. Le français ne peut rendre compte de cette différence puisque l'*e* final ne se prononce pas plus dans les uns que dans les autres, ou a une même prononciation *e* dans la bouche de ceux qui le font entendre, comme faisait sa bonne. Seul *anmè-tou* se termine par la voyelle *ou*. Elle avait entendu cette finale dans quelques noms propres ou appellatifs de la bouche de sa bonne : *Robertou*, *petitou*, et elle l'a transportée à un autre appellatif; mais tandis que sa bonne lui faisait porter l'accent elle en fait la finale atone dont elle a besoin. Ce type de mots composés de initiale atone, médiale tonique, puis finale atone est si bien devenu le moule uniforme de ses vocables, que de *morceau de pain* elle fait

orceau-pèm

avec *ceau* tonique et *pèm* atone. L'*r* est prononcé, mais à peine audible. Quant à l'*m* du mot *pèm*, voici quelle en est l'origine. Robert avait eu pour nourrice une Aveyronnaise qui, par suite de ses habitudes de patois, ne nasalisait pas la syllabe *ain*, *in*. Elle prononçait *pèn* « pain », *vèn* « vin », *fèm* « faim »; l'enfant lui a pris cette prononciation, mais en généralisant l'*m* de *fèm*; il disait donc : *fèm*, *pèm*, *vèm*, *palèm* « parrain ». Le langage de la nourrice italienne de sa sœur, puis de la bonne languedocienne, n'étaient pas faits pour corriger rapidement cette prononciation. Ajoutons que quelques-unes des personnes qui parlaient français avec Robert, s'étaient amusées à la lui emprunter et à l'employer

avec lui ; aussi l'a-t-il gardée plus d'un an. C'est ce qui explique que sa sœur la lui ait prise pour *orceau-pèm*. Un peu plus tard elle s'approprie aussi *vèm*, *fèm*, *palèm*. Ce dernier mot avait toujours gardé son *l* au lieu de *r* parce que l'enfant, qui avait une grande affection pour son parrain, trouvait plus amicale et plus caressante cette forme plus enfantine. Voilà pourquoi l'*r* intervocalique de *parrain* n'est jamais devenu *jod* chez aucun des deux enfants, et quand ils ont cessé de prononcer *palèm* ils ont dit tous les deux *parrain*.

Ces influences du langage d'un enfant sur celui d'un autre sont parfois considérables, quoique souvent difficiles à préciser. La plus curieuse est la suivante. A l'âge de deux ans Robert prononçait très bien les *r* dans toutes les positions : il n'en supprimait plus aucun et n'en remplaçait aucun par *l*, sauf celui de *palèm*. A ce moment sa « petite » sœur s'est mise à parler, et il a souvent imité, pour se mettre à son niveau, son langage qui lui paraissait enfantin. Ce qui l'avait le plus frappé c'est le changement de *r* en *jod*. Il a immédiatement pris cette prononciation, non seulement pour les mots où il pouvait l'entendre chez sa sœur, mais, ayant un vocabulaire beaucoup plus considérable que cette dernière, il l'a étendue à tout *r* intervocalique ou final, sans aucune exception :

confitiij « confiture »

gijèj « cuiller »

tambouj « tambour »

Pajis « Paris »

téjasse « terrasse »

pa téj « par terre »

feuj « fleur ».

De cette dernière forme est née chez sa sœur la confusion des deux mots *fleur* et *feuille* qu'elle a gardée jusqu'à deux ans et demi.

Les prononciations relevées chez Robert ont duré environ trois mois (sans parler du remplacement de *r* par *j* qui est un emprunt,

et postérieur); celles de Ginette un peu plus de deux mois. Après ces périodes presque tout est corrigé¹ et nous n'avons plus d'observations intéressantes à faire. La prononciation est devenue en général parfaitement nette et correcte.

Les phénomènes de morphologie et de syntaxe offrent une résistance plus longue. A trois ans Robert emploie encore des participes passés comme *ouvri*, des infinitifs comme *tiendre*, des constructions comme *à le, mon mien, je veux que tu viens*. A la même époque il n'i a pas d'observations intéressantes à faire sur sa sœur pour les mêmes questions; son frère a une telle influence sur elle qu'elle ne fait presque que répéter ce qu'elle lui entend dire.

Mais pour la prononciation il lui reste une particularité. A deux ans et demi encore, si elle entend un mot italien ou un mot languedocien accentué sur la pénultième, elle le répète comme par plaisir, sans que cela soit utile et avec une intonation absolument irréprochable. Le sentiment de l'italien lui est donc resté et en outre le *nasillement*, si frappant chez le bas peuple de plusieurs régions d'Italie et qui était très marqué chez sa nourrice. A trois ans le *nasillement* aussi a disparu.

De la prononciation du petit garçon on peut conclure que non seulement la dissimilation (nous l'avons déjà montré ailleurs) mais aussi l'assimilation et la métatèse obéissent à des lois analogues aux autres lois fonétiques.

Il est bon de remarquer aussi avec quelle pénétration cet enfant à deux ans distinguait le langage correct et grave du langage enfantin; si bien qu'à cette époque, où il était parvenu à prononcer tout d'une façon irréprochable, il s'est refait un nouveau langage pour parler avec sa sœur ou pour faire le câlin avec les grandes personnes. Ainsi il remplace l's par t : *une atèt* « une assiette » d'où le *atè-ta* de Ginette; il supprime j, w, ð, r, l, après consonne : *mèt* « miette », *pé* « pied », *da* « doigt »,

1. Sauf *indesc*, *Fèlisc*, all. *sesc* « sechs », *askent* « accent » qui persistent très tard.

ma « moi », *ni* « nuit », *kijèj* « cuiller », *ouvi* « ouvrir », *gan* « grand », *feuj* « fleur ». Pour le changement de *r* en *j*, c'est sa sœur elle-même, nous l'avons vu, qui lui a fourni le modèle; mais pour les autres phénomènes il a dû s'adresser ailleurs car elle prononçait correctement l'*s*, et ébauchait au moins le *w* et le *w̄* après consonne ainsi que l'*r* après ou avant consonne. Dans les mots où elle a prononcé *t* pour *s*, ou supprimé radicalement les autres fonèmes en question, c'est son frère qui a influé sur elle.

Le langage de la fillette montre nettement qu'il y a chez les enfants, tant qu'ils ne peuvent pas articuler, un emmagasinement et une sorte d'incubation. Ils s'assimilent le vocabulaire et la prononciation. Si bien que lorsqu'ils peuvent parler ils ont dès le premier jour un vocabulaire de vingt, trente ou quarante mots. Si leur répertoire n'est pas plus étendu, c'est que les mots qu'on leur adresse sont en réalité fort peu nombreux et toujours les mêmes; quand les grandes personnes parlent entre elles devant eux, les jeunes enfants ne comprennent pas ce qu'on dit et ne retiennent à peu près rien. Ils sont dans la même situation que celui qui voyage dans un pays étranger dont il sait mal la langue : il peut saisir et comprendre des mots isolés, mais une conversation entre indigènes lui échappe totalement.

Enfin nous avons été amené à constater fréquemment par l'observation de l'un et l'autre enfant que lorsqu'une prononciation correcte succède à une prononciation enfantine, ce n'est pas par une rectification de cette dernière, mais par la substitution d'une forme à une autre. Ainsi Geneviève à deux ans et demi, pour *une assiette*, *mon assiette*, dit, par une fausse coupure, *une siette*, *ma siette*; il est évident que ce n'est pas son ancien *atè-ta* qui est devenu *siette* par évolution ou par correction; c'est un autre mot qui a éliminé le premier. De même *confiture* ne sort pas de *iti-ja*, ni *pastille* de *iti-l'a*, pas plus que chez Robert, *du sucre* n'est sorti de *côtüc*, *bouquet* de *coupè*, *pèti* de *mèni*, *gade* « gare » de *gague*, pas plus, pour prendre un exemple encore plus caractéristique, que chez le même enfant *oui* n'est sorti de *atā* que lui avait tout d'abord appris sa nourrice. Ce sont des

mots nouveaux qui prennent la place des anciens, et peu à peu les font totalement oublier. Sans doute il ne faudrait pas ériger cette remarque en loi absolue. Quand *Félic* devient *Félix*, quand *pépi* devient *pipi*, c'est par perfectionnement, par correction; mais quand deux mots diffèrent autant l'un de l'autre que *peule* de *fleur*, c'est par substitution, tout comme lorsqu'il s'agit de *oui* à côté de *atā*.

Maurice GRAMMONT.

Montpellier.
